

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gilbert La Rocque et la maîtrise de l'écriture

Donald Smith

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39920ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Smith, D. (1985). Gilbert La Rocque et la maîtrise de l'écriture. *Lettres québécoises*, (37), 13–16.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Photo: Athé

Gilbert La Rocque et la maîtrise de l'écriture

entrevue-témoignage de Donald Smith

L'oeuvre de Gilbert La Rocque m'habite depuis 1971, année où Adrien Thériot, alors directeur de *Livres et auteurs québécois*, m'avait demandé d'écrire un article sur plusieurs jeunes romanciers. Des quatre auteurs comparés, c'est Gilbert La Rocque qui m'avait le plus impressionné. Ma première «rencontre» avec Gilbert fut donc purement livresque. Voici ce que j'en disais:

Les nombreux réseaux thématiques de Corridors, l'articulation et la reprise des mythes que crée le romancier, confèrent à cette oeuvre un rythme et un relief des plus poétiques. Parsemé en plus d'ironie et de satire, le «discours» de Gilbert La Rocque a un dynamisme peu commun. La phrase chargée, toute fluide, naturelle, du jeune romancier fait de Corridors un roman vraiment exceptionnel.

Mon prochain «rendez-vous» avec l'oeuvre date de 1972. Je venais de lire le troisième roman de Gilbert La Rocque, *Après la boue*, et j'étais enchanté. Mais c'est ma rencontre, en 1977, avec le ro-

mancier lui-même qui sera la plus décisive. Je n'oublierai jamais cet homme intense, fascinant, plein d'esprit, drôle, chaleureux, tout en étant exigeant envers lui-même et envers les autres. Les lecteurs et les lectrices de *Lettres québécoises* du numéro de novembre 1977 avaient pu lire l'entrevue fort révélatrice et riche que Gilbert La Rocque avait bien voulu m'accorder. Je n'ai pas revu Gilbert pendant deux ou trois ans. C'est en lisant son très grand roman *Les Masques*, oeuvre où il est question d'une journaliste qui interviewe un écrivain dans un restaurant de la rue Saint-Denis (à l'endroit même où j'avais rencontré Gilbert!), que j'ai décidé de courir au Salon du livre de Montréal faire dédicacer mon exemplaire des *Masques* par l'auteur. J'ai la dédicace sous les yeux: «À Donald Smith (sans qu'il soit le gros journalâtre bête dont il est question dans ce roman), en souvenir d'un après-midi au Saint-Malo.» Nous avons beaucoup ri ce jour-là, et dans le feu de la conversation, Gilbert m'a dit qu'il serait peut-être intéressé à publier une version renouvelée et mise à jour de mes entrevues parues dans

Lettres québécoises. Deux ans plus tard, c'était chose faite, et depuis ce moment-là, l'écrivain et directeur littéraire Gilbert La Rocque, ainsi que le remarquable P.D.G. Jacques Fortin, des éditions Québec/Amérique, étaient devenus pour moi des éditeurs idéaux: professionnels, fiables, dévoués... stimulants.

La famille et les amis de Gilbert sont secoués par sa mort. Dynamique, bouillonnant d'idées et d'images, Gilbert laissait sa marque partout où il allait. Pour lui rendre hommage, j'ai décidé de tout simplement le laisser parler. Je reproduis donc notre entretien de 1983, ainsi que celui du mois de novembre 1984, entrevue filmée par le Club du livre. Le public peut actuellement la regarder dans la plupart des magasins Eaton du Québec. C'était la dernière entrevue accordée par Gilbert.

Au nom de tous les lecteurs présents et futurs de l'oeuvre de Gilbert La Rocque, je salue et remercie un des romanciers les plus doués de l'histoire du roman québécois. Il faut lire *Le Passager*

de Gilbert La Rocque. Tout comme Jean Royer du *Devoir*, je sais que Gilbert La Rocque «a fait en littérature un pas de plus qu'Hubert Aquin. *Le Passager* est un grand roman sur l'acte d'écrire. Cela finira par se savoir.» L'équipe de la rédaction de l'excellent journal littéraire *Livre d'ici* a raison: «La Rocque était incontestablement l'un des auteurs les plus importants de sa génération.» Leonard Sugden de *Canadian Literature* abonde dans le même sens: «Among the authors of his generation, probably the most talented of those to emerge has been Gilbert La Rocque.» Gabrielle Poulin, romancière, critique à *Lettres québécoises* et à Radio-Canada, parle avec éloquence de l'écriture de Gilbert La Rocque: «...ce délire et ces hallucinations sont merveilleusement bien organisés et contrôlés. L'écriture fait corps avec la matière. Gilbert La Rocque ne fait aucune concession à la facilité.» Les éloges des critiques compétents, ouverts d'esprits et impartiaux, fusent de partout: un «jaillissement perpétuel» et un «déferlement li-

guide», affirme à propos des *Masques* Madeleine Ouellette-Michalska du *Devoir*. «Un peu à la façon d'un Faulkner, Gilbert La Rocque nous présente, d'une part, des scènes d'une intensité sensorielle admirable et, d'autre part, des coups de sonde dans la psyché de ses personnages», enchaîne l'écrivain-critique Gérard Bessette.

Le dernier roman de Gilbert La Rocque est une oeuvre qui envoûte: style poétique, passages impressionnistes, coulées de la conscience, tout démontre que Gilbert La Rocque était un écrivain accompli à la plume sûre, concise lorsqu'il le fallait, imprévisible lorsque collée à la mémoire, exubérante, imagée et sonore dans les élans de la créativité. Gilbert La Rocque s'était trouvé un style personnel, symbiose idéale de techniques anciennes et modernes, à la fois classiques et avant-gardistes.

Gilbert m'avait dit que *Le Passager* était «un roman de transition, en ce sens qu'il prépare le gros roman qui va suivre

et qui évoquera un vieillard qui vit sur le mont Saint-Hilaire et qui se souvient non seulement des faits marquants de son étrange vie, mais aussi de la vie des autres, de l'Histoire — qui sera vue à travers son prisme déformant.» Tragiquement, injustement, Gilbert n'écrira pas son «gros roman». La dernière lettre que je lui ai adressée était, sans que je le sache, mon ultime hommage personnel au grand romancier de chez nous:

Ton roman m'a foudroyé. Il a occupé mon espace pendant plusieurs jours. Je ne suis pas pour oublier certaines scènes tellement bien évoquées qu'elles resteront imprimées pour toujours dans ma mémoire. Gilbert, qui es-tu? Impossible d'étiqueter ton oeuvre... Envoyées poétiques, descriptions impressionnistes, colères rabelaisiennes, suspense... Monet, Joyce, Faulkner, Agatha Christie, qui es-tu? Gilbert La Rocque, sans doute... TU ES TOUT SIMPLEMENT HALLUCINATOIRE... SALUT... ET MERCI.

* * *

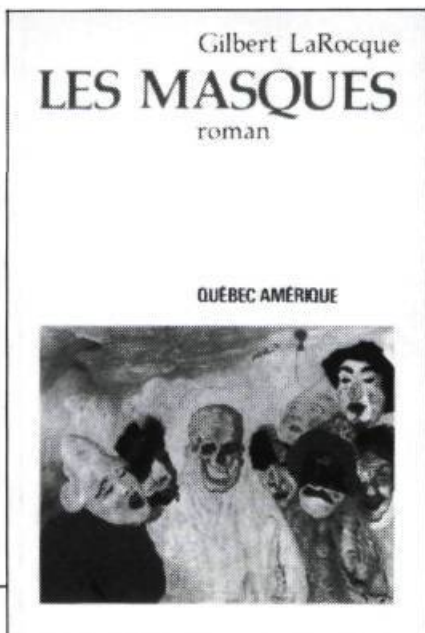
DS Après avoir lu *Les Masques*, roman où un journaliste bombarde un écrivain de questions stupides, j'étais assez mal à l'aise à l'idée de vous demander une entrevue. Mais votre «journalâtre» n'a pas une sensibilité de lectrice. J'espère que ce n'est pas mon cas. Elle veut parler de choses claires (l'enfance des personnages), et non de choses obscures, comme la rivière par exemple.

GL Dans le roman, j'avais mis en scène — pardon, en scène! — la fameuse journalâtre parce que ça me tentait d'évoquer ces journalistes qui ne veulent que des faits précis, la petite histoire du roman, en somme. C'est sans importance, ces machins-là, alors qu'il y a tant à dire sur la face cachée de l'écriture, sur tout ce que les mots laissent supposer dans les profondeurs obscures du roman. C'est peut-être aussi que je suis difficile à interviewer!... car la perspective d'une interview ne m'emballer jamais plus qu'il ne faut. Par ailleurs, il est évident que les mauvais lecteurs abondent. J'irais même jusqu'à dire que les personnes qui savent vraiment lire sont

quasiment exceptionnelles. Et, bien entendu, ça vaut aussi pour les journalistes et pour les critiques. Car, enfin, il y a tout de même autre chose que l'anecdote dans un roman (pas toujours, mais c'est une autre histoire), il y a des significations cachées — ou du moins discrètes — à dégager. Il y a tout ce qui se cache dans l'épaisseur du texte et qu'il faut savoir discerner et interpréter.

DS L'écrivain des *Masques* parle de son roman qui s'écrivait en lui, du «personnage qu'il devenait lui-même sur le papier chaque fois qu'il écrivait «je», dans l'espèce de vie parallèle qu'il perpétuait dans le grand mensonge de ses écritures». L'écriture est donc une «vie parallèle».

GL L'écriture d'un roman n'est pas une transposition exacte de la réalité. Kérouac, par exemple, voulait raconter exactement les faits qu'il avait vécus. Mais à travers les jeux conjugués de la mémoire et de l'imaginaire, il déforme et grossit, lui aussi, les péripéties de sa vie. Je le prends comme exemple extrême, bien entendu. Il y a distanciation et distanciation. Dans l'écriture d'un roman, deux formes de mémoire se rejoignent: celle du passé réel — mais encore une fois, la mémoire déforme — et celle du romancier, la «fausse mémoire», c'est-à-dire une espèce d'amalgame de la mémoire et de l'imagination. C'est de ça que je parle dans *Les Masques*.



DS J'aime beaucoup le titre de votre roman. C'est à travers le concept du masque que vous expliquez votre perception de la littérature: «Il vient toujours un point où il est bien difficile de démêler les identités, la vraie et la fabriquée, l'écrite et la vécue, masque et face, costume et peau.»

GL Évidemment, tout ça aussi est lié au problème de la «fausse mémoire». Quant au titre, comme toujours, je l'ai trouvé bien longtemps après avoir terminé le roman. Le titre s'imposait. Le sens même de l'oeuvre d'art consiste à démasquer la réalité, c'est-à-dire à voir derrière les apparences. Toute la vie n'est qu'un masque. La matière est un masque, les gens portent tous des masques. L'oeuvre d'art elle-même est un masque derrière lequel transparait le créateur, dans sa tentative de réorganiser les éléments de ce qu'il appelle son «inspiration», dans l'acte même où il s'acharne à démasquer la réalité qui se dérobe sous l'omniprésence des signes.

DS La rivière des Prairies, c'est la rivière qui tue un de vos personnages, mais c'est aussi et surtout l'ambiance qui vous permet de descendre dans les «profondeurs marines» du subconscient.

GL Le roman s'articule autour d'images liquides-fluides, écoulement, liquéfaction, etc. C'est un roman-rivière si l'on veut — pas un roman-fleuve! La rivière des Prairies figure très bien (d'ailleurs l'image est très vieille, je n'invente rien pour celle-là) l'écoulement de la vie du personnage principal, avec son eau trouble, ses fosses et ses tourbillons, avec la merde qu'elle charrie, avec les capotes et toutes les cochonneries qui la polluent. Tout le roman a été conçu pour s'articuler autour de cette rivière, qui en constitue en quelque sorte la colonne vertébrale, qui en détermine le rythme intérieur et qu'on pourrait considérer à juste titre comme un des personnages importants...

(fin de l'entrevue de 1983)

Les sujets sont peu importants. Tout dépend de la façon dont on les traite.



Photo: Athé

DS Vous nous embarquez dans un drôle de voyage dans *Le Passager*.

GL Un roman est toujours plus ou moins un voyage, au moins dans l'esprit du lecteur, après l'avoir été dans celui du romancier. Pour justifier le titre de mon roman, il faut dire que le thème de l'auto est assez important, tout le va-et-vient entre Montréal et Saint-Hilaire.

DS J'ai l'impression que c'est souvent quand on voyage que l'on rêve le plus, qu'on crée le plus.

GL Oui, mais on peut très bien voyager dans un fauteuil de salon aussi, sans nécessairement avoir pris de substances nous permettant de voyager.

DS Il s'agit d'un voyage beaucoup plus intérieur qu'extérieur.

GL ...oui, mais extérieur aussi, il y a des déplacements. Il faut dire que le personnage principal est un passager à bord de lui-même. Ça, c'est assez important. Il va être forcé de descendre en cours de route, ...mais je m'arrête là, car je ne veux pas dévoiler la suite. Aux lecteurs de s'y plonger.

DS Vous êtes éditeur, et vous vous amusez dans *Le Passager* à caricaturer le monde de l'édition, et même de la critique littéraire.

GL C'est vrai, mais j'ai aussi caricaturé le monde en général. Il est difficile, je crois, d'avoir un regard lucide sur le monde contemporain, sans tomber un peu dans la caricature, parce que les gens sont caricaturaux tout simplement.

DS Montréal est présent partout dans votre roman. Les célèbres bars-rencontre ou «single bars», comme disent les anglophones, constituent une autre source d'humour.

GL Entre autres, tout comme le milieu littéraire constitue une espèce de catalyseur qui permet de mettre en place une autre action. Les bars dont vous parlez constituent un autre catalyseur qui déclenche un autre aspect du phénomène rédactionnel.

DS Il y a quelque chose dans *Le Passager* qui m'a beaucoup secoué: la violence. Votre roman renferme beaucoup de violence réelle, refoulée, et surtout imaginaire. Il s'agit d'un des romans québécois les plus violents, tout en étant teinté de tendresse, que j'ai lu. Je me demande si, jusqu'à un certain point, la violence n'est pas essentielle à la création.

GL La violence est partout, un peu comme la caricature dont on parlait tout à l'heure. La violence est omniprésente, surtout dans notre société, mais, dans un roman, il y a moyen d'en faire quelque chose, tout comme avec les fantasmes, tout comme avec quoi que ce soit. Les sujets sont peu importants. Tout dépend de la façon dont on les traite.

DS *Le Passager* n'est pas seulement un roman caricatural. C'est peut-être votre roman le plus poétique. Le mont Saint-Hilaire envoûte, donne un sens à la vie. Vous habitez, je crois, à côté du mont Saint-Hilaire. Sans lui, j'ai l'impression que *Le Passager* n'aurait jamais pu naître.

GL En tout cas, il aurait été différent. Je demeure à Saint-Hilaire, et je me suis aperçu que c'est un microcosme qui, comme vous le disiez si bien, envoûte, sans même qu'on fasse un effort artistique quel qu'il soit. Il y a beaucoup de créateurs qui demeurent dans ce coin-là. J'habite près du mont Saint-Hilaire, et il a conditionné une partie de l'écriture du roman. Ça se voit tout de suite à la lecture.

Toute la vie n'est qu'un masque... L'oeuvre d'art elle-même est un masque derrière lequel transparait le créateur.

DS Il y a en quelque sorte deux pôles géographiques: le mont Saint-Hilaire, et Montréal, deux opposés, deux contraires.

GL Oui,... qui se complètent dans la démarche du personnage principal.

DS *Le Passager* est aussi une suite à d'autres romans que vous avez écrits. Vous reprenez des situations et des personnages vus ailleurs.

GL Sans être nécessairement une suite, j'espère qu'il démontre plus de maturité. À mesure qu'on vieillit, j'espère que ce que l'on peut appeler le talent vieillit en même temps.

DS Parlant de maturité, ce qui m'intéresse ici, c'est justement la maîtrise de l'écriture. Vos phrases sont musicales. Vous mettez beaucoup d'importance sur le rythme, sur la sonorité des mots.

GL L'écriture repose sur ce que l'on appelle souvent à tort le style. Si l'écriture est réussie, on peut parler de n'importe quoi. Nathalie Sarraute a pu tenir pendant presque cent pages sur une poignée de porte, ce qui n'est pas forcément intéressant, mais il fallait le faire. C'est Céline qui disait que les grands sujets dans les romans, c'est bien beau, mais c'est accessoire. Quand on écrit un roman, on fait de l'écriture. C'est ça qui est important, réussir à mobiliser le lecteur, à partir d'un sujet qu'on a, mais avec les instruments dont on dispose, et ici, c'est l'écriture. □

(fin de l'entrevue du mois de novembre 1984)



BELLARMIN

Jacques Ferron, polygraphe

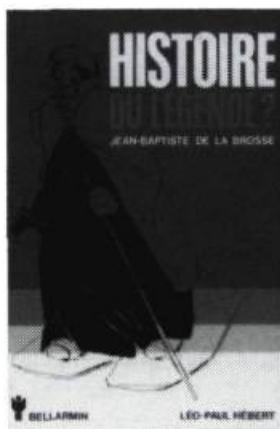
par Pierre Cantin

548 pages, \$30.00

Auteur paradoxal, Jacques Ferron a soulevé des controverses tant au Québec qu'au Canada anglais où il est aussi bien connu.

Pierre Cantin présente une bibliographie des oeuvres de Jacques Ferron et des études qu'on lui a consacrées.

Un ouvrage nécessaire pour ceux qui veulent franchement connaître Ferron.



Histoire ou légende?

Jean-Baptiste de La Brosse

par Léo-Paul Hébert

546 pages, ill. \$25.00

Voici un documentaire sur un homme qui, à la fin du 18^e siècle a parcouru le Saguenay et les deux rives du Saint-Laurent jusqu'en Gaspésie et ce qu'on appelle le grand Nord.

Comment, à travers ses voyages trouvait-il le temps d'écrire grammaire et dictionnaire montagnais, de dresser des catalogues, vrais recensement des amérindiens tout en enseignant la musique à ces mêmes montagnais.

Où finit l'histoire? Où commence la légende?

ÉDITIONS BELLARMIN

8100 boul. Saint-Laurent, Montréal H2P 2L9

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom

Adresse

.....

à commencer avec le numéro

Canada	\$10.00
USA	\$10.00 (U.S.c.)
Europe	\$16.00
Institutions	\$12.00
De soutien	\$20.00